

Laurent Schlumberger

# À l'Église qui vient

Préface de frère Alois  
Prieur de la Communauté  
de Taizé

Éditions  
**Olivétan**



Laurent Schlumberger

# A l'Eglise qui vient...

*Préface par frère Alois,  
prieur de la Communauté de Taizé*

Editions  
**Olivétan**

*Autres livres de Laurent Schlumberger  
publiés par les Éditions Olivétan :*

***Devant Dieu (1995)***

***Dieu, l'absence et la clarté. Essai sur la pertinence du  
protestantisme (2004)***

***Sur le seuil (réédité en 2016)***

*Photo de couverture : Yves Jacta*

© Editions Olivétan

BP 4464

69241 LYON CEDEX 04

ISBN : 978-2-35479-387-6

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2017

# Préface

*par frère Alois, prieur de la Communauté de Taizé*

C'est un bonheur pour moi d'introduire le livre d'un ami qui m'est très proche. Mais ce n'est pas seulement l'amitié du cœur qui me lie à Laurent Schlumberger. J'ai beaucoup d'estime pour la manière dont il exerce son ministère, il sait donner de fortes impulsions pour préparer le futur de l'Église protestante unie de France. Et j'ai aussi une grande reconnaissance pour sa réflexion et sa recherche. Je voudrais en relever deux aspects essentiels qui touchent de plus près notre communauté de Taizé.

En premier lieu, j'apprécie son engagement œcuménique, son aspiration à l'unité et j'ai particulièrement aimé sa vision de la réconciliation telle qu'il l'a exprimée dans une prédication à Notre Dame de Paris (page XX).

Nous partageons la même conviction : les chrétiens pourraient beaucoup pour favoriser des réconciliations dans le monde, pour être ferment de paix dans la famille humaine, mais ils ne sont crédibles que s'ils vivent eux-mêmes, entre eux, dans une unité visible. Les nouvelles générations ont besoin d'authenticité. Pour elles, une parole n'est crédible que si elle correspond à une manière de vivre.

Quand les chrétiens sont divisés, ce qu'ils disent devient inaudible. Il y a eu des moments de l'histoire où, au nom de la vérité de l'Évangile, les chrétiens se sont divisés. Aujourd'hui, au nom de la vérité de l'Évangile, il est vital de tout faire pour nous réconcilier.

Avec les chrétiens qui sont différents de nous, nous ne dialoguons pas seulement pour mieux nous connaître, nous nous aidons réciproquement à grandir dans la foi, à approfondir notre propre foi.

Personnellement, je peux dire que j'ai fait cette double expérience en entrant déjà tout jeune dans la recherche de réconciliation menée à Taizé. D'une part, comme catholique, j'y ai découvert plus profondément la catholicité de l'Église. Et d'autre part j'ai trouvé un grand enrichissement à m'ouvrir aux dons des Églises de la Réforme : la

place centrale occupée par l'Écriture, une foi christocentrique, l'insistance sur la gratuité de l'amour de Dieu, la mise en valeur de la liberté de la conscience, la beauté du chant choral...

Au moment où paraît ce livre, je remercie donc Laurent Schlumberger de transmettre autour de lui son ouverture œcuménique par ses écrits, par ses paroles, par ses contacts, et surtout par sa vie.

La deuxième raison fondamentale pour laquelle je lui suis reconnaissant, c'est de le savoir animé d'une fibre toute particulière par rapport à la vie en communauté. Tout jeune déjà, il étudiait la pensée de Bonhoeffer sur ce thème. Dans le présent livre, il répond positivement à la question : peut-on être moine et protestant ? (page XX)

Sa sensibilité à l'égard du monachisme et notamment de notre vocation de frères de Taizé permet aujourd'hui de franchir de nouvelles étapes dans un rapprochement de notre communauté avec le protestantisme français. Après une longue période de relations complexes, parfois tendues, ce rapprochement a été amorcé les dernières années de la vie de frère Roger, il s'est poursuivi ensuite, au point qu'en 2013 le journal *Réforme* intitulait, avec peut-être un peu d'humour, un reportage sur Taizé : « *La tempête apaisée* ».

Ce rapprochement se manifeste entre autres par la venue sur notre colline de groupes de jeunes protestants français, accompagnés de leurs pasteurs, ils apportent toute leur spécificité aux jeunes d'autres pays ou d'autres confessions qu'ils retrouvent chez nous.

Il est vrai que, au premier regard, une communauté comme la nôtre n'est en rien à l'image des Églises de la Réforme où la vie monastique avait disparu. Cependant, il est important de remarquer que nous ne voulons pas simplement imiter ce qui a existé dans l'histoire, nous traçons notre propre chemin, qui implique en particulier, on ne le dit pas assez, d'assumer les valeurs fondamentales de la Réforme.

La certitude de la justification par la foi et non par les œuvres est à la base de la Réforme. Celle-ci a rejeté la vie monastique, non pas en principe, mais parce qu'elle lui semblait vécue à l'époque de manière contraire au « *sola gratia* » et au « *sola fide* ». Attentive à cette critique,

notre *Règle de Taizé* offre une place centrale à la louange gratuite de Dieu, à la gratuité de la vie commune : « *Assuré de ton salut par l'unique grâce du Seigneur Jésus-Christ, tu ne t'imposes pas une ascèse pour elle-même (...)* Porter les fardeaux des autres, accepter les mesquines blessures de chaque jour, pour communier concrètement aux souffrances du Christ, voilà notre première ascèse. »

À ce souci de ne donner aucune valeur méritoire à la vie monastique s'ajoute aussi celui de ne lui accorder aucune supériorité par rapport au mariage. C'est pourquoi la *Règle de Taizé* préfère le mot de célibat à celui de chasteté, elle ne veut pas confisquer au seul profit de la vie monastique le beau mot de chasteté, car celle-ci est aussi requise d'une certaine façon par un mariage vraiment fidèle, et même dans l'existence de tout chrétien.

Jamais dans notre vie commune, les frères ne sont appelés à l'obéissance, tant nous souhaitons qu'ils soient des hommes libres. Le ministère du prieur n'est rien d'autre qu'un service de la communion. Si, en vue de la communion de l'ensemble, chaque frère s'engage à se référer à ce service, nous cherchons à cheminer d'un seul cœur à travers une constante interaction entre la responsabilité particulière du prieur et la liberté personnelle de chaque frère. Par-là, nous rejoignons la si claire mise en évidence de la liberté par la Réforme.

On voit par ces quelques exemples combien s'avère créatrice la jonction de deux traditions, celle de la Réforme et celle du monachisme, qui paraissaient inconciliables, voire antagonistes. Cette jonction nous aide à tenir ensemble liberté et tradition, diversité et unité, foi personnelle et confiance dans la foi de l'Église, autonomie et communion.

Cette rencontre créatrice entre cheminements au premier abord opposés, c'est un des thèmes dont je parle volontiers avec Laurent Schlumberger. Nous avons des arrière-fonds très différents, nous discutons, nous cherchons, nous prions aussi, et nous nous réjouissons d'avancer ensemble. Je suis heureux d'en rendre aujourd'hui témoignage.





# A l'Église qui vient

*Avant-propos de l'auteur*

Ce petit livre est un fruit de multiples rencontres. Il n'entend pas déployer une idée unique, il n'est pas l'aboutissement d'un projet, il ne prétend pas exposer une thèse. Il rassemble des propos théologiques d'occasion, pour paraphraser l'expression que le professeur Félix Moser avait employée au sujet de l'Église<sup>1</sup>, c'est-à-dire à la fois de circonstance et bien imparfaits, assumés comme tels. C'est pourquoi on trouvera ici des textes divers, néanmoins convergents et, je l'espère, révélateurs.

Des textes divers. La théologie qui s'exprime dans ces pages ne se déroule pas selon une conception *a priori*. Message au synode national, prédication, conférence, allocution lors d'une visite, leçon, hommage, méditation à l'ouverture d'une réunion : elle s'est articulée au fil des sollicitations et des rencontres. Il en va ainsi pour tout ministère pastoral, ce ministère qui est le mien y compris dans les sept années durant lesquelles j'ai exercé la responsabilité de président d'Église.

J'ai dit ailleurs l'importance de la rencontre pour la foi, la vie spirituelle, la théologie, la mission de l'Église<sup>2</sup>. Ce recueil de textes en est une manifestation concrète. La rencontre arrache le discours théologique à la tentation de la gnose et l'ancre dans la réalité de l'expérience relue : or l'expérience ne fait-elle pas le théologien, selon le propos prêté à Luther ? On n'a donc pas cherché à atténuer les formes orales de l'expression dans laquelle ces textes ont d'abord été donnés et reçus. Pour faciliter le cheminement du lecteur, l'éditeur a simplement regroupé les textes autour de quelques grands pôles ; la chronologie fournirait un autre parcours possible ; les index en permettent d'autres encore : on picorera selon ce que l'on souhaitera.

1 Félix MOSER, « L'Église et l'imaginaire », *Cahiers de l'Institut romand de pastorale*, n° 23, 1995, p. 24.

2 *Sur le seuil. Les protestants au défi du témoignage*, Lyon, Olivétan, rééd. 2016, pp. 74 ss.

Des textes divers, donc, mais convergents. Car qui dit diversité ne dit pas pour autant dispersion. Certes, les circonstances sont décisives. Et la pluralité des références est réelle : comme tout un chacun, j'ai ma propre « bibliothèque » ou encore mon « encyclopédie », pour reprendre une expression chère à Umberto Eco. Toute pensée, fût-elle la plus originale, n'éclot que sur le terreau de celles qui l'ont précédée ; toute pensée se risque dans l'écart d'un dialogue. Peut-on d'ailleurs prétendre être original en théologie chrétienne, après deux mille ans d'élaborations elles-mêmes arrimées à la précedence des Écritures bibliques ? Il reste que c'est bien un auteur singulier qui livre ici ses propres synthèses successives, en s'efforçant d'honorer la diversité des situations autant que la cohérence d'une réflexion.

Ce souci de cohérence est particulièrement dicté par la fonction dans laquelle les textes proposés ont été écrits. Un ministère pastoral au sein d'une communauté locale est plus marqué par le cheminement jour après jour, la linéarité d'une progression recherchée. Un ministère pastoral à la présidence d'une Église est plus marqué par le retissage incessant de cohérences simples et globales. Plus on veut favoriser la responsabilité et l'engagement des communautés locales, plus les instances synodales de l'Église et leurs responsables doivent, me semble-t-il, rappeler les repères communs, les orientations partagées, les principaux choix antérieurs. Cela vaut particulièrement dans une époque où, dans l'Église comme ailleurs, le ressenti immédiat et personnel, couplé aux multiples mobilités et à la diversité des itinéraires, tend à devenir la boussole ultime.

Cette nécessaire répétition se traduit, dans le présent recueil, par la récurrence de certaines formules, idées et propositions, que l'on n'a donc pas dissimulée.

Des textes divers, convergents, et enfin révélateurs. Car ces récurrences sont en elles-mêmes significatives. Elles manifestent la situation d'un protestantisme, et plus particulièrement de l'Église protestante unie de France, qui a ses pesanteurs et qui se renouvelle, qui est forte de son identité héritée et qui est ouverte sur le monde,

qui est appelée à discerner les chemins pour vivre sa vocation dans une situation inédite depuis la Réforme.

Pendant plus de quatre siècles, être protestant en France, ce fut être chrétien non-catholique. Cette petite minorité a souffert, mais aussi bénéficié sur le plan identitaire, d'être l'alternative à un culte ultra-majoritaire dominant et parfois dominateur. Elle a développé une compréhension de soi sur le modèle du « petit troupeau », qui lui a permis de traverser une histoire souvent difficile et parfois tragique. Aujourd'hui, ce contexte n'est plus : l'ensemble des croyants, tous cultes confondus, représente une minorité en France ; le catholicisme lui-même se découvre de plus en plus minoritaire ; les affiliations sont mouvantes ; l'ignorance religieuse ainsi que le côté hors-sol et diffus des spiritualités contemporaines se développent. Et ces évolutions mettent le protestantisme français au défi de réinventer sa manière d'être Église. Avec confiance et audace, il lui faut découvrir comment être à nouveaux frais une Église de témoins, qui ouvre les bras plus qu'elle ne se serre les coudes, qui renouvelle ses mots pour partager l'Évangile plus qu'elle ne répète les formules héritées pour se rassurer, qui s'avance sur son seuil plus qu'elle ne se confine dans sa réserve.

Cette révolution n'est pas à venir, elle est en cours. Et loin de concerner seulement le petit protestantisme français, pour lequel elle est un défi vital, elle est très largement partagée. Dans mes visites au sein de l'Église réformée puis de l'Église protestante unie de France, mais aussi au gré des collaborations œcuméniques et internationales, et lors des concertations avec des acteurs politiques et sociaux, bref au fil de ces innombrables rencontres, je n'ai cessé de constater combien cette conjugaison de la fidélité et du renouvellement, ou encore de la confiance et du langage, était décisive pour nous, pour tous, pour aujourd'hui et demain.

*Laurent Schlumberger*



PARTIE

1

# Encouragés par la Parole



## Dieu a rendez-vous avec toi<sup>3</sup>

Sans qu'on y prenne garde, c'est comme si le temps s'était emballé.

Il y a bien longtemps, les changements se faisaient presque imperceptiblement, sur la longue durée. Le fils reprenait la ferme du père. Puis à son tour, il la transmettait à son propre fils. L'originalité de chacun n'était guère de mise : on venait occuper une place qui semblait à peu près immuable. Bien sûr, chaque génération apportait quelque chose : on ajoutait une aile de bâtiment ici, on améliorait les techniques là ; à la faveur d'un mariage, mariage qui était d'ailleurs étroitement codifié et souvent presque prévisible, on agrandissait les terres. Le plus souvent, les changements sociaux étaient lents ; il fallait plusieurs générations pour les percevoir.

Puis est venu le temps où il s'est agi de « réussir sa vie » comme on dit. Réussir sa vie, c'est-à-dire principalement : choisir soi-même son métier et mener sa carrière, choisir soi-même son conjoint et bâtir sa propre famille. Des choix à faire, idéalement, une seule fois dans l'existence. Ce modèle est apparu au XIX<sup>ème</sup> siècle ; c'est celui dans lequel nous avons été élevés. Dans ce modèle, le changement coïncide avec le renouvellement des générations. À chacun, à chaque génération, de choisir son chemin et de le parcourir. On est passé de la vie-état, immuable, dans le modèle précédent, à la vie-trajectoire, projet à construire.

Aujourd'hui, nous sommes entrés dans une autre perspective. Il faut se préparer à changer plusieurs fois de métier au cours de sa vie. Il est de plus en plus probable que le couple et la famille se recomposeront. Et si ce n'est pas le cas pour soi, on le constate au moins dans l'entourage. Et puis, on déménage beaucoup plus

---

**3** Prédication donnée à Mialet, (Gard) le 4 septembre 2011, à l'occasion du centenaire de l'Assemblée du Désert. Textes bibliques de référence : Exode 3.9-12 ; Jérémie 24.4-7 ; Psaume 31.15-16a ; Jean 1.1 et 10-14 ; Apocalypse 22.20-21.

fréquemment, les appartenances politiques ou religieuses évoluent rapidement. Bref, les changements qui se faisaient autrefois sur plusieurs générations, puis qui se sont faits au rythme des générations, se font maintenant à l'intérieur de chaque génération.

C'est comme si le temps s'était emballé. Il a considérablement accéléré. Pas seulement à cause de la technique, comme dans les transports ou la communication. C'est nous-mêmes qui accélérons. Par exemple, nous parlons plus vite, on a pu le mesurer. Nous faisons de plus en plus de choses à la fois et non plus successivement, depuis travailler à domicile, jusqu'à téléphoner au volant ou passer l'aspirateur pendant que la machine à laver tourne ! Il est devenu rare de fixer un rendez-vous longtemps à l'avance, qui ne soit pas remis en cause ou qui ne doive être confirmé. Nous avons le sentiment d'avoir de moins en moins de temps pour les choses importantes. Et savez-vous que, chaque jour, nous dormons en moyenne une demi-heure de moins qu'il y a 40 ans et deux heures de moins qu'il y a un siècle. Il ne faut pas s'étonner que nous soyons fatigués !

Cette fatigue, personnelle et surtout sociale, est tout sauf anecdotique. Elle est le signe d'un grand désarroi. Courir plus vite quand on connaît le but à atteindre, passe encore : l'effort a du sens. Mais aujourd'hui, vers quoi courons-nous ensemble ? Depuis l'effondrement des utopies politiques, à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, nous avons le sentiment d'être sans horizon. Les difficultés économiques et sociales nous laissent penser que l'avenir de nos enfants sera moins bon que le nôtre. Les menaces qui pèsent sur le climat et la planète nous font même douter d'un futur habitable.

Nous courons toujours plus vite, individuellement et collectivement, sans savoir vers quoi et même en faisant du surplace. C'est comme s'il fallait déployer de plus en plus d'efforts, simplement pour ne pas être dépassé. Faire preuve d'une énergie considérable, pour gravir des pentes qui s'écroulent. Comme l'écureuil dans sa roue, c'est une sorte d'agitation figée, de course sur place, d'immobilité frénétique.

Au désert, le peuple d'Israël a sans doute connu une expérience du même ordre. Certes, il courait moins vite que nous : il avançait au rythme lent des pas des familles et des troupeaux. Mais il a tourné en



rond, pendant 40 ans. Plus il marchait, moins il en voyait le bout. Et pendant 40 ans, ce ne fut plus, comme aux premiers temps de la marche, une trajectoire tendue vers la terre promise. C'était devenu une sorte de piétinement nostalgique, toujours recommencé. Le temps fuyant était devenu sans but, comme une sorte de cercle infernal.

Peut-être est-ce la tentation majeure de toute période d'isolement, d'épreuve ou de persécution, de tout Désert avec un D majuscule, au fond : que le chemin de résistance et d'espoir se transforme en tourbillon de mélancolie, en spirale de désespoir.

Et sans doute aujourd'hui, alors même que, dans notre région du monde, nous ne sommes pas dans un temps de persécution, sans doute vivons-nous, à cause de cette accélération insensée et sans but, une sorte de temps qui s'effondre sur lui-même. Où tout paraît vain. Où demeurent finalement tous nos « A quoi bon ? ».

Quand le temps ne va plus nulle part, c'est l'enfer.



Que s'est-il passé pour qu'Israël tourne en rond pendant 40 ans au désert ? Tout simplement, Israël a oublié qu'il allait bien quelque part. Où donc ? En terre promise ? Oui, bien sûr. Mais la terre promise, ce n'est qu'un pays si je puis dire, ce n'est qu'un objectif. Cet objectif représentait autre chose, il signifiait autre chose, de plus essentiel. Ce vers quoi le peuple marchait vraiment, ce n'était pas seulement une terre, c'était un rendez-vous.

Le jour où le Seigneur s'était fait connaître à Moïse, il avait donné ce rendez-vous. Et ce avec quoi Israël avait vraiment rendez-vous, c'était Dieu lui-même. C'est ce que nous avons lu tout à l'heure :

*« Qui suis-je, dit Moïse au buisson ardent, qui suis-je pour aller auprès du pharaon et pour faire sortir d'Égypte les Israélites ? Je serai avec toi, répond Dieu, et voici quel sera pour toi le signe que c'est moi qui t'envoie : quand tu auras fait sortir d'Égypte le peuple, vous servirez Dieu sur cette montagne. »*

Voilà le vrai sens de la marche d'Israël, sorti d'Égypte et en route vers la terre promise : rencontrer et servir Dieu. Le sens de sa marche, c'est le rendez-vous avec Dieu.

C'est ce grand rendez-vous qui donne à Israël sa raison d'être. Car même après le désert, même installé en terre promise, le peuple d'Israël devra continuer à marcher vers Dieu.

Les prophètes le lui rappelleront à temps et à contretemps: « *Ils seront mon peuple, dit Dieu selon Jérémie, et je serai leur Dieu, s'ils reviennent à moi de tout leur cœur.* »

Les psaumes chanteront cette marche vers Dieu, notamment les psaumes des montées ou celui que nous venons de chanter. Les psaumes célébreront la marche vers le rendez-vous que Dieu donne à son peuple.

Ce rendez-vous avec Dieu, vers lequel le peuple est appelé à marcher, ce n'est pas seulement un rendez-vous lointain. Ce n'est pas seulement un grand rendez-vous ultime, au dernier jour, dernier jour du peuple ou dernier jour de chacun. C'est aussi un rendez-vous de chaque jour.

C'est pourquoi les livres bibliques qui racontent la marche au désert insistent tant sur les rendez-vous quotidiens que Dieu donne à son peuple. Chaque jour, Dieu donne rendez-vous à Moïse et Aaron à la tente de la rencontre. Chaque matin, Dieu donne rendez-vous à son peuple, en lui donnant la manne qu'il faut quotidiennement ramasser et ne pas stocker.

Israël est en quelque sorte le peuple du rendez-vous, le peuple du rendez-vous avec Dieu. Du grand rendez-vous à l'échelle de l'histoire, comme des petits rendez-vous à l'échelle du quotidien. C'est cela qui le constitue. Avant, c'étaient des clans familiaux, les clans d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; c'étaient des tribus. Mais dès lors que Dieu lui donne rendez-vous, alors Israël est constitué en tant que peuple.

Oui, le peuple d'Israël a rendez-vous avec Dieu. Et lorsqu'il l'oublie, c'est son malheur. Alors le désert devient pour Israël non plus l'occasion d'un tête-à-tête avec son Dieu; le désert devient un enfer de désespoir, où le temps épuise et s'épuise, dans une immobilité sans sens, dans des ténèbres sans horizon.



Or voici que « *le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière* ». Vous connaissez cette citation. Vous savez que le

début de l'évangile de Matthieu reprend cette phrase du prophète Esaïe. Le Nouveau Testament s'inscrit ainsi dans cette perspective d'un peuple qui a rendez-vous avec Dieu. Mais le Nouveau Testament renverse les choses sur deux points, essentiels.

D'abord, ce rendez-vous n'est plus seulement celui de Dieu avec un peuple. C'est celui de Dieu avec tous les peuples, avec tous les hommes et avec tout homme. Tous les peuples, toutes les nations, toutes les langues ont rendez-vous avec le Dieu vivant. Et chaque être humain aussi. Chaque homme, et chaque femme, et même chaque enfant dit Jésus. Chaque être humain a rendez-vous avec Dieu, qu'il soit pur, savant ou docteur de la loi, ou qu'il soit impur, obscur ou mécréant. Et ce sont même les boiteux, les estropiés, les aveugles, les collecteurs d'impôt honnis et les prostituées méprisées, les petits enfants qui ne comptaient pour rien et les païens, qui ont la première place à ce grand rendez-vous avec Dieu.

Pourquoi donc ? C'est le deuxième renversement, essentiel, dont témoigne le Nouveau Testament. Ce n'est plus un peuple qui doit aller vers Dieu pour ce rendez-vous, ni même tous les peuples, ni même tous les humains. C'est Dieu qui vient. C'est lui qui s'avance et qui vient au rendez-vous avec les humains.

En Jésus de Nazareth, le Christ, Dieu a renversé la logique du rendez-vous. Ce n'est plus un peuple qui doit traverser un interminable désert pour aller vers Dieu. Ce ne sont pas même tous les peuples et chaque être humain qui doivent traverser les déserts de l'histoire ou de l'existence pour marcher vers Dieu. C'est Dieu qui vient. Il vient en personne. À la rencontre des humains. À la rencontre de chacun.

*« Au commencement la parole existait déjà, écrit l'évangéliste Jean. La parole était avec Dieu et la parole était Dieu. (...) La parole est devenue un homme, et il a habité parmi nous. »*

En Jésus, le Christ, Dieu est venu, pour les humains. Il s'est approché. Il est venu dans l'histoire, au ras du sol, à hauteur d'homme. Chaque jour, Jésus venait à la rencontre de celles et de ceux qui étaient sur son chemin. Il les écoutait, il leur parlait, il les touchait, il les appelait par leur nom. Et l'aujourd'hui de chacun de ceux qu'il rencontrait devenait l'aujourd'hui de Dieu.

Je vous disais en commençant : quand le temps ne va nulle part, c'est l'enfer. Quand le peuple d'Israël avait le sentiment de tourner sans fin dans le désert, de s'épuiser dans cette marche immobile, il vivait le désespoir. Et son désespoir venait de ce qu'il oubliait ceci : il avait rendez-vous avec Dieu. Or voici que Jésus-Christ est venu renverser cette perspective, révéler ceci en pleine lumière : Dieu ne donne plus rendez-vous à un peuple, non ; Dieu vient lui-même à la rencontre des hommes. Dieu a rendez-vous avec tous les humains et avec chacun.



Pourquoi est-ce que je vous parle de ces rendez-vous de Dieu ? Pourquoi parler, aujourd'hui et ici, de rendez-vous ?

Parce que c'est ce que nous vivons. Ce matin, nous avons rendez-vous et c'est pour cela que nous sommes venus. Ce matin, nous avons rendez-vous et ce matin spécifiquement, nous nous rappelons que ce rendez-vous a lieu chaque année, à date fixe, depuis cent ans.

Rendez-vous avec qui ? Avec quoi ? Les uns avec les autres ? Bien sûr.

Rendez-vous avec le souvenir de pères dans la foi ? Sans doute. Et nous nous rappelons d'ailleurs qu'eux-mêmes se donnaient rendez-vous, dans des assemblées clandestines, dont ils avaient besoin pour se rappeler et se redire que, dans leur Désert à eux, Dieu leur donnait rendez-vous.

Rendez-vous avec quoi encore ? Avec la Bible ? Oui. Pour y relire les récits des rendez-vous d'autrefois. Mais bien plus, en ouvrant les Écritures, nous découvrons et nous redécouvrons ceci : aujourd'hui, Dieu a rendez-vous avec les hommes. Demain, Dieu a rendez-vous avec les hommes. Il a rendez-vous avec nous. Et il a rendez-vous avec toi.

Dieu a donné rendez-vous à son peuple, autrefois. Dieu s'est donné rendez-vous avec les humains, en Jésus-Christ. Et ces rendez-vous ne sont pas seulement venus jusqu'à nous comme de simples récits, transmis au fil des générations et lestés du témoignage de celles et ceux qui les transmettaient. Aujourd'hui encore, le Seigneur vient. Il vient, comme le dit le livre de l'Apocalypse de Jean, les toutes

dernières phrases de la Bible : « *Celui qui atteste ces choses dit : Oui, je viens bientôt. Amen, viens Seigneur Jésus !* »

Le Christ vient. Le Christ, qui est en quelque sorte le rendez-vous vivant, la rencontre personnifiée de Dieu avec les hommes, le Christ n'est pas resté enfermé dans son tombeau. Il est vivant. Il est vivant pour nous et il a rendez-vous avec nous. Il est vivant pour toi et il a rendez-vous avec toi.

Quand ? Je ne sais pas. Comment ? Je ne sais pas non plus. Mais depuis qu'il est venu, en chair et en os, sur les chemins de Palestine, à la rencontre de chaque être humain, il ne se lasse pas de nous rejoindre là où nous en sommes. C'est pourquoi, je te le dis : il a rendez-vous avec toi.

Aujourd'hui ? Demain ? Un autre jour ? Ce sera une rencontre singulière.

Alors, guette-le. Ouvre tes oreilles et écoute. Écoute les chuchotements de la tendresse, les cris du monde et le silence des bâillonnés. Écoute et tends l'oreille vers le murmure de la parole de Dieu.

Ouvre tes yeux et regarde. Regarde la beauté du monde, regarde l'homme défiguré sous les outrages, regarde le visage de ta voisine, de ton voisin : c'est le visage d'une sœur, d'un frère. Regarde les pas du Seigneur qui nous rejoint sur nos chemins.

Ouvre ton intelligence et ton esprit. Lis les Écritures et prie. Et puisque le Seigneur vient vers toi, demande-lui de se faire connaître.

Quand le temps tourne en rond, lentement ou comme un tourbillon. Quand se réveille au creux du ventre l'inquiétude du lendemain, un lendemain dont pourtant nous n'attendons plus grand-chose. Quand on exige de toi que tu fasses tes preuves à chaque instant, et que cela devient si lourd. Quand rien ne semble pouvoir briser les cercles du chômage, de la dépression, de tous les « à quoi bon ? » qui nous rongent... Rappelle-toi.

Le Seigneur vient, pour te libérer. Rappelle-toi la parole du psalmiste, qui s'écrie, pour que cette parole prenne la couleur de ta voix : « *J'ai mis ma confiance en toi, Seigneur ! J'ai dit : tu es mon Dieu ! Et mes temps sont dans ta main.* »

Oui, nos temps sont dans sa main. Tes temps sont dans sa main.  
Car le Seigneur vivant vient vers toi. Il a rendez-vous avec toi.

Aujourd'hui, aujourd'hui où nous fêtons pour la centième fois ce rendez-vous au Désert, aujourd'hui où nous avons à nouveau ensemble ouvert les Écritures, c'est cette parole toute simple que je veux te dire, c'est cette bonne nouvelle que je veux te donner : oui, ma sœur, mon frère, le Dieu vivant a rendez-vous avec toi.